

plus d'une semaine, la paix régnait à Bisesero. Ce que les réfugiés ne savaien pas alors c'est qu'ils avaient seulement d'une période de préparation, pendant laquelle les génocidaires alliés au se réapprovisionnaient en renforts. Leur massacre le plus brutal et le plus réussi n'avait pas encore commencé.

## L'implacable massacre

Le 11 mai marqua le début de la fin pour les citoyens de Bugesera. C'était alors qu'ils avaient vaincu au pire moment de leur lutte collective. Le messager du 10 mai avait revêtu l'ordre d'arrêter immédiatement tous les génocidaires et leur résolution à éliminer jusqu'à la mort Tutsi et Hutu. Des soldats rwandais vinrent de Bugesera sous le contrôle du génocidaire le plus connu de Cyangugu, John Nsanzamana. D'autres arrivèrent de Gisenyi, de Ruhengeri et de Gikongoro. Clement Kavishemba, le préfet de Bugesera, Dr Gerard Nsakurintimana, médecin à l'hôpital de Nyagatare, fils d'Elizaphan Ntakirutimana, et deux autres tueurs principaux locaux, dont Obed Ruzindana et un nommé , avaient débarqué de soldats et d'officiers de la Garde présidentielle. Les chats étaient tous armés de fusils. Nombre des génocidaires mis en cause par le Tribunal pénal international pour le Rwanda ont pris part à ces meutes perpétrées ce matin-là.

Certains des tueurs arrivaient à bord de bus, de camions et de voitures, d'autres arrivait à pied, les battant en se plantant et en tapant sur des tambours. Les organisateurs portaient des chemises blanches et avaient ordonné à leurs soldats de placer des feuilles sur leur tête pour se distinguer de l'«ennemi». Le massacre commença vers 8 heures du matin et se poursuivit jusqu'à 16 heures. Il fut incomplacé. Le nombre et la variété d'armes dont disposaient les tueurs minèrent les réfugiés dans l'impossibilité de leur résister efficacement. L'évêque Nyiramuswera a dit que les réfugiés avaient tenté de se défendre face aux tirs des véhicules, mais que leurs tentatives consistant à leur jeter des pierres furent peine perdue. «Les soldats ramassaient les pierres que nous leur jetions et nous les renvoyaient. Les pierres et les balles pleuvaient sur nous». Inévitablement, l'affrontement détruisit tant la capacité que l'assurance dont les réfugiés avaient besoin pour poursuivre leur lutte.

Un groupe d'hommes se sont regroupés pour chercher le point faible des miliciens. Nous avons foncé, cherchant le chemin pour nous enfoncer dans la brousse. C'était ainsi que moi aussi j'ai pu m'échapper ce jour-là.

Les femmes et les enfants étaient les plus vulnérables. Anstase Gasagata et sa femme, Emeritie Mukansamaza, avaient six enfants. Ils furent tous tués le 13 mai.

J'ai commencé à courir. Et puis les enfants ont crié en pleurant: "Papa, papa, tu nous abandonnes?" Je suis revenu et j'ai pris les deux petits enfants sur mon dos et sur mes épaules. Les autres sont restés là où ils étaient et, bien qu'ils aient couru seuls, les miliciens les ont tués.

— Ce qui me hante, c'est que ces enfants sont peut-être morts en pensant que je les ai abandonnés alors que je n'avais aucun moyen de les cacher. Mes six enfants sont tous morts

Une fois les miliciens rentrés chez eux, Anastase découvrit sa femme

J'ai vu ma femme par terre. Elle avait reçu des coups de machette et on l'avait déshabillée. Elle m'a regardé pour me dire adieu. J'ai pleuré, puis je suis allé chercher des feuilles d'arbres pour la couvrir car elle était toute nue. Je suis aussi allé chercher de l'eau pour lui donner à boire. L'eau était très sale. Nous n'avions rien pour la puiser, alors j'ai encore utilisé des feuilles d'arbres pour y mettre de l'eau. Avec l'eau que je lui ai donnée, elle a retrouvé un peu de forces, bien qu'elle avait perdu beaucoup de sang.

Comme les miliciens attaquaient tous les jours. Ils lui ont encoûte donné des coups de machette mais elle n'est pas morte. Elle a continué à souffrir. Elle est morte quand les miliciens lui ont donné des coups de machette pour la troisième fois.

Elizaphan Ndayisaba avait alors douze ans, il se rendit compte que Muwira était devenue un cimetière et que parmi les cadavres se trouvaient ceux des membres de sa famille proche.

Les petits enfants pleuraient. Ma mère a vain Nyirakaryana sur son dos, et mon grand frère a vain Mbouinduya s'est le siège. Puis nous avons couru dans différentes directions. Ce jour-là beaucoup de gens ont été tués. Le soir, quand les miliciens sont rentrés quelque chose a été dit que ma mère et tous les membres de ma famille étaient morts. Cet lors j'ai couru pour chercher sur toutes les collines les cadavres des membres de ma famille. J'ai trouvé parmi les vivants

A. M. TAYLOR / Journal de la Société Finno-ougrienne 142 (2006) 1–10

Le 17 juillet 1994, au lendemain de l'assassinat du général Niyonzima, le commandant en chef de l'armée rwandaise, le général de division Jean-Baptiste Bizimungu, déclara : « Nous devons faire éliminer ces assassins. Nous devons faire éliminer ces assassins. Nous devons faire éliminer ces assassins. » Il fut alors arrêté et déporté vers le Kenya. Le 20 juillet 1994, au lendemain de l'assassinat du général Niyonzima, le commandant en chef de l'armée rwandaise, le général de division Jean-Baptiste Bizimungu, déclara : « Nous devons faire éliminer ces assassins. Nous devons faire éliminer ces assassins. Nous devons faire éliminer ces assassins. » Il fut alors arrêté et déporté vers le Kenya.

Certains des tueurs armés étaient porteurs de fusils, de mitrailleuses et de lance-roquette, et avaient également en sifflant et en tapant sur des tambours. Les organisateurs portaient des chapeaux blancs et avaient ordonné à leurs soldats de placer des feuilles sur leur tête pour se distinguer de l'«ennemi». Le massacre commença vers 8 heures du matin et se poursuivit jusqu'à 16 heures. Il fut implacable. Le nombre et la variété d'armes dont disposaient les tueurs mittent les réfugiés dans l'impossibilité de leur résister efficacement. L'évêque Nyirangwera a dit que les réfugiés avaient tenté de se défendre face aux tirs des révolvers, mais que leurs tentatives consistant à leur jeter des pierres furent peines perdues. «Les soldats cachaient les pierres qu'ils lâchaient à leur jetons et nous les renvoyaient. Les pierres et les balles pleuvaient sur nous». Inévitablement, l'armée déclina tout la capacité que l'assurance dont les réfugiés avaient besoin pour poursuivre leur lutte.

Wayne Williams a parlé du complot d'un groupe de tangos qui se déclenchaient à plusieurs reprises

Les femmes et les enfants étaient les plus vulnérables. Anestase Gasagata et sa femme, Emelie, avaient six enfants. Ils furent tous tués le 13 mai.

« J'ai commencé à courir. Et puis les enfants ont crié en pleurant : "Papa, papa, tu nous abandonnes !" Je suis revenu et ai pris les deux petits enfants sur mon dos et sur mes épaules. Les autres sont restés là où ils étaient et, bien qu'ils fassent courir seuls, les miliciens les ont tués.

— Ce qui me hante, c'est que ces enfants sont peut-être morts en pensant que je les ai abandonnés alors que je n'avais aucun moyen de les cacher. Mes six enfants sont tous morts.

Une fois les miliciens rentrés chez eux, Anastase découvrit sa femme

J'ai vu ma femme par terre. Elle avait reçu des coups de machette et on l'avait déshabillée. Elle m'a regardé pour me dire adieu. J'ai pleuré, puis je suis allé chercher des feuilles d'arbres pour la couvrir car elle était toute nue. Je suis aussi allé chercher de l'eau pour lui donner à boire. L'eau était très sale. Nous n'avions rien pour la puiser, alors j'ai encore utilisé des feuilles d'arbres pour y mettre de l'eau. A ce l'eau que je lui ai donnée, elle a retrouvé un peu de forces, bientôt qu'elle avait perdu beaucoup de sang.

Comme les militaires attaquaient tous les jours, ils lui ont encore donné des coups de machette mais elle n'est pas morte. Elle a continué à souffrir. Elle est morte quand les militaires lui ont donné ses coups de machette pour la troisième fois.

Elizaphan Ndayisaba avait alors douze ans. Il se rendit compte que Muyirya était devenue un cimetière et que parmi les cadavres se trouvaient ceux des membres de sa famille proche.

Les petits enfants pleuraient. Ma mère a mis Nyarakaryana sur son dos, et nous avons marché à travers Ngorongoro pour la cérémonie. Puis nous avons couru dans différentes directions. Ce jour-là beaucoup de gens ont été tués. De son côté, quand les militaires sont rentrés quelque temps plus tard que ma mère et tous les membres de ma famille étaient morts. Ils ont alors couru jusqu'à chercher sur toutes les collines les cadavres des membres de ma famille. Il y a forcément de nombreux

#### La otra Spolia de la fin

Durant le reste du mois de mai, les réfugiés et les survivants se battirent pour échapper à la mort. Le nombre des tueurs les plus importants revenaient régulièrement pour continuer leur travail de destruction. Cela démontre que la mort n'était pas une fatalité qui leur avait été assignée. Les survivants se souviennent des massacres perpétrés par les Miliciens et les FAR. De plus en plus, il leur semblait que la mort était inévitable et leur lutte vainue. Les chefs des réfugiés continuaient d'encourager les survivants à se défendre, mais nombreux d'entre eux furent également tués à ce moment-là.

Daphrose Mukankundiye, âgée de quatorze ans à l'époque, a décrit la souffrance endurée durant cette

30-MAR-1994 11:55:21 1994 11:55:21

# African Rights

## Communiqué de presse : un nouveau rapport de 111 pages d'African Rights

Mis sous embargo jusqu'à 00 h 00, vendredi 3 avril 1998

Si vous souhaitez obtenir un supplément d'informations, veuillez contacter

Pakka Omara 0171 717 1224 (Bureau)  
0181 749 2160 (Domicile)

## RWANDA RESISTANCE AU GENOCIDE

### Bisesero, avril-juin 1994

**L**e 7 avril, le Rwanda inaugura un temps d'arrêt pour glorifier la mort d'un million et six cent mille personnes au cours jusqu'à un million les Tutsis massacrés lors du génocide de 1994 et les opposants politiques Hutus qui furent tués dans le même temps. La communauté internationale offre elle aussi l'honneur à ces millions de Bisesero, à Kibuye, où environ 50 000 Tutsis furent tués lors d'une partie du massacre des camps de réfugiés des mois d'avril, mai et juin 1994. Cette journée rituelle en honneur des victimes est importante au Rwanda de 1994 est un épisode que beaucoup, au sein même de l'armée de l'air, de la marine préfèrent oublier. C'est un nombre gigantesque de Rwandais ordinaires qui prirent part au massacre. Mais de collègues et même de parents—tandis que la communauté internationale observait le événement depuis le ciel sans réagir. Trop souvent le héritage du génocide fut et abîme, puis a été remplacé par une démagogie agressive.

Lorsque l'on se tient sur les collines de Bisesero, il est impossible de nier la mesure de la cruauté dans laquelle il y a eu lieu. Au jour d'aujourd'hui, ces collines sont jonchées de crânes et d'os humains. Là où jadis les enfants jouaient il y a à présent, aux dires de l'un des survivants, "des ossements dans presque tous les coins du village". Des dépouilles humaines qu'il est impossible d'identifier, qui n'ont pas pu être comptées précisément, sont éparses irrégulièrement, parfois piétinées par des habitants locaux qui ont conspiré à commettre les meurtres. Ce sont les morts sans nom ; la plupart d'entre eux étaient sans aucun doute des Tutsis, certains faisaient partie des Tutsis Abasesero de la région, d'autres encore étaient venus des communautés voisines de Kibuye, Gisenyi ou Gikongoro. A leurs côtés se trouvent les cadavres de leurs bourreaux. Autant de victimes, directes ou indirectes, de l'idéologie génocidaire.

Les tueries de Bisesero occupent une place unique dans l'histoire du génocide. Une résistance bien organisée et courageuse tint les soldats, gendarmes, interahamwe, représentants gouvernementaux locaux et villageois à distance pendant environ un mois. Les réfugiés, armés de bâtons, de pierres et de machettes—and de la volonté de ne pas mourir sans s'être battus—menèrent de véritables batailles contre ceux qui voulaient les tuer, lesquels étaient armés jusqu'aux dents et soutenus par des hommes d'affaires qui leur fournissaient des armes, des véhicules, des paroles d'encouragement et des récompenses pecuniaires. Ils tuèrent un certain nombre de leurs adversaires—dont des policiers et des militaires. Ce qu'ils accompagnaient est d'autant plus remarquable qu'ils manquaient de nourriture et de médicaments et qu'ils étaient exposés à des pluies torrentielles et au froid.

Lorsque les nouvelles concernant leur résistance se répandirent, il devint un principe d'importance quasi-nationale qu'ils fussent tous tués. Certains des tuers les plus importants de la région et d'ailleurs furent appellés à Bisesero pour les éliminer. Malgré leur courage, en fin de compte les réfugiés ne furent pas de facile

à lutter contre les forces du génocide. Leur lutte prolongea et intensua en faveur d'un peu de temps selon les renseignements, seulement 1 000 à environ 2 000 au maximum. Cette tentative de résistance dans laquelle ils se lancèrent avec assurance et détermination se termina tragiquement dans le désarroi et la défaite. Cet épisode a lui seul révélé tout de la nature implacable et exhausante du génocide de 1994.

Le passage des années n'a guère apaisé l'angoisse ressentie par les survivants de Bisesero. Le rapport d'Human Rights Resistance au Génocide recueille des témoignages dérivés par l'entremise de Bisesero, les souvenirs qui les hantent depuis 1994. À eux tous, ils ont raconté leur histoire aux collines de Bisesero et certainement ils s'efforceront pour lutter contre leurs assaillants, malgré la force du rappel, mais certainement également à la moitié de leurs êtres chers et du sentiment profond et perpétuel de deuil qu'ils habent.

*Resistance au Génocide* a été écrit comme un hommage à leur courage. La première dans la défense du génocide est un modèle que tant la nation du Rwanda que le Rwanda rwandais doivent faire. Il nous invite à ce rapport s'accompagne de photographies et d'un renouvellement préliminaire de ces rapports qui nous contribueront à maintenir le souvenir de tous ceux qui sont morts et à appeler à l'oubli de l'oubli.

### L'exode vers Bisesero

Le 7 avril 1994, les nouvelles concernant les premières attaques à l'encontre de Tutsis parvinrent à Bisesero. Des marques s'installaient dans les secteurs voisins, Gishyita où se trouvent le cheptel des collines de Bisesero, fut l'une des premières communes touchées. Puis les tueries commencèrent. Les quelques Tutsis échappés, ou ceux qui furent parmi les premières victimes. Ne sachant pas très bien quelle era la nature de la violence, les habitants de Rwerere--Horus, Tutsis et Tware--se rassemblèrent pour tenter d'empêcher que la violence ne atteignit leurs maisons respectives. Mais ils ne putent pas le contact bien longtemps. Bien qu'ils se fussent défeusés lors des massacres de 1973 et 1992, comme l'a dit Simio (Muyinga), "Nous ne savions pas qu'il s'agissait là d'un génocide qui avait été bien préparé".

Beric Nzabihimana, chef le bourgmestre de Gisoro, Aloys Ndimpari, le directeur de la fabrique de tissus, Alfred Muserwa, et d'autres personnalités influentes de Gisoro utilisèrent leur position au sein de la communauté pour provoquer la violence à l'encontre des Tutsis.

Après la mort du président Habyarimana, [ils] ont circulé parmi eux leur route pour faire le rappel aux Hutus que leur président avait été tué par les Tutsis et qu'il fallait donc se venger. Ils dirent aussi que les Tutsis avaient planifié d'estomper les Hutus. Ils disaient cela aux Hutus, qui se rassemblaient tous les jours de négociation sur les routes.

Immédiatement, les Hutus ont aligné leurs machettes et ils ont commencé à nous traquer. Ils ont d'abord brûlé nos maisons et ils ont mangé nos vaches. Nous avons fui sur les collines. C'était le 9 avril 1994.

À chaque attaque et chaque massacre commis dans les communes voisines de Bisesero, la peur s'intensifiait. Terrifiés par la violence qui se propagait, les habitants locaux grimpèrent à grand peine jusqu'aux sommets des nombreuses collines de Bisesero. Ils se regroupèrent surtout sur Muyira, colline recouverte de forêts et de buissons qui leur permettraient de trouver plus facilement des cachettes. C'est sur Muyira que la plupart des combats eurent lieu en 1994, c'est là que les réfugiés dormirent, selon l'un des survivants, "jusqu'à la dernière goutte de leurs forces" pour défendre leur vie. Elizaphan Ndayisaba, un garçon de douze ans, qui sacrifia alors à son activité préférée—garder les vaches de sa famille—lorsque son père le trouva dans un autre colline de Kagali, à Bisesero.

Mon père est venu me demander de conduire immédiatement les vaches sur la colline de Muyira. Arrivé là, j'ai vu beaucoup de gens qui étaient rassemblés et avaient peur. A partir de ce jour-là, nous sommes restés sur cette colline. Nous passions des journées entières sans manger. Nos vaches n'avaient pas assez d'herbe pour manger. Souvent la pluie tombait et les enfants grelottaient de froid.

Le 9 avril, il y avait déjà des milliers de réfugiés sur les collines. Certains étaient venus avec leurs familles respectives et leur bétail, convaincus qu'ils parviendraient à tenir ferme. D'autres vinrent seuls, les membres de leur famille ayant déjà été tués et leurs maisons détruites lors des violences immédiates qui signalèrent le commencement du génocide. Durant les semaines qui suivirent, les Tutsis arriveront à Bisesero des quatre coins de la région, réalisant qu'ils allaient devoir s'unir pour survivre. Certains des premiers réfugiés étaient les rescapés du massacre commis le 12 avril au bureau communal de Rwamanzu. Ils furent bientôt rejoints par d'autres rescapés des énormes massacres commis à Kibuye, qui eurent lieu le 15 avril à la paroisse

catholique de Muhanga, le 16 avril à la paroisse et à l'hôpital administré de Sepura et à l'église de Musanze, le 17 avril à la paroisse catholique de Kibuye et au Hôpital St Jean voisin, le 18 avril au stade de Gisenyi, et les 18 et 19 avril sur les collines de Kizengi. Puisque il y avait des malades, les blesssés et ceux sortis par l'ambulance. Il ne faisait aucun doute que le combat de Bisesero serait long et perdu de toute façon, devant la détermination des FAR au Bisesero étant le dernier avant-poste d'espoir à Kibuye, la préfecture du Rwanda qui abritait le plus de Tutsis.

### La résistance

Le 9 avril, des miliciens arrivèrent de Gishyita pour tuer les réfugiés de la colline de Rucore à Bisesero. Les réfugiés n'avaient que des bâtons, des pierres et des roches pour faire face mais ils avaient les grenades de leurs assaillants, mais ils se défendirent. Véron Ngoga estima que quatre réfugiés moururent lors de ce combat. De cette attaque, ainsi que quatre des assassins. Sur les collines de Ngororere et de Nyamata, d'autres combats se produisent. Le plus part des réfugiés se rassemblèrent sur Muyira et commencèrent à élaborer une stratégie de défense. Ils éliront Aminadab à Bisesero, un Amasoro qui avait pris part aux combats de 1959, comme commandant et Siméon Karamaga comme son adjoint. Bisesero fut tué vers la fin du mois d'août, mais Siméon a parlé de son immense courage et de l'esprit de force qu'il avait instillé aux réfugiés. Il a également donné l'ordre qu'il n'y ait pas de fusil qui permettrait aux réfugiés de tenir bon durant la plus grande partie. De plus il averti que ces deux dernières semaines de réfugiés dévalaient les flancs de la colline en cercle et se réfugier à l'autre bout. C'est facile à démontrer les miliciens, car ils étaient vêtus de blanc et portaient des fusils sur la tête.

Et lorsque nous voyions les miliciens arriver, je me mettais devant les autres et leur demandais de se porter. Les miliciens arriveront en tirer. Mais, lorsqu'ils se rendraient compte que tout le monde était mort, ils se rapprochaient. Je demandais alors aux Amasoro de se lever et de se battre. Aux miliciens, qui s'assirent, ces derniers ne pouvaient pas jeter de grenades ou tirer avec leur fusil sans prendre le risque de tuer les leurs.

Notre commandant Bisesero, restant derrière pour surveiller les personnes qui avaient peur. Il donnait des coups de bâton à ceux qui refusaient d'avancer. Il demandait également aux femmes et aux enfants d'apporter des pierres ou des bâtons. Notre commandant essayait de cultiver les cadavres des Amasoro pour ne pas ; peu que, la grande quantité au moment du combat.

Les hommes qui savaient se battre nous ont classés selon la capacité de bataille. Ils ont groupé les jeunes gens et les hommes forts au premier rang, au milieu de la colline, les filles et les femmes qui n'avaient pas de force ou de pierres au deuxième rang, et les vieux, ainsi que tout le bétail, au sommet de la colline.

Les femmes et les enfants, les vieux et les jeunes, tous souffrurent particulièrement. Malgré son jeune âge, Antoine Ngirunzaga, qui avait alors treize ans, savait que les réfugiés n'étaient pas tenus à se retrouver de la bataille que lorsque l'ordre leur était donné à tous de courir. Il a parlé de la douleur qu'il endurait alors qu'il continuait de se battre.

C'était terrible de ramasser des pierres alors que nos mains saignaient sans arrêt. Quand on les jetait, elle n'allait pas plus loin que dix mètres, car nous n'avions pas de force.

L'un des aspects les plus choquants des actes de violence commis est le fait qu'ils étaient perpetrés par d'anciens représentants gouvernementaux locaux, policiers, voisins et amis. Les bourgmestres des communautés de Gishyita et Gisoru, Charles Silubwabo et Alcys Ndimbari respectivement, ainsi que des conseillers locaux, Mika Muhimana, Ezéchiel Muhiirwa et Vincent Rutagarama, figuraient au premier rang des assassins. Les tueurs connaissaient souvent leurs victimes par leur nom. Uwayisenga, sept ans, était seule lorsqu'elle se retrouva nez-à-nez avec un homme qu'elle connaissait depuis des années. Avant le génocide, Hazigama travaillait pour le père d'Uwayisenga, et cette dernière a dit qu'elle le considérait "comme un frère". Mais le passé ne revêtait plus aucune signification : Hazigama faillit la tuer.

Je lui ai demandé pourquoi il voulait me tuer alors que je ne lui avais rien fait de mal. Je l'ai supplié d'avoir pitié de moi, mais au lieu de me répondre il m'a donné un coup de machette sur la tête. Il m'a aussi blessée au visage avec des piquets en bois qu'il avait dans les mains. Croyant que j'étais morte, il est parti. J'ai perdu beaucoup de sang. J'étais comme un cadavre. J'avais aussi des plaies sur tout le corps. J'étais couchée dans l'herbe. À côté de moi, il y avait des cadavres. Je ne raisonnais plus.

Comme ils devaient faire face à une succession quotidienne de batailles qui duraient souvent de 9 h à la tombée de la nuit, les réfugiés élaborèrent une routine pour gérer les combats, ainsi que la lutte contre la faim

de la colline et personne n'avait le temps de les empêcher de manger. Les combats continuaient et se multipliaient dans un désespoir encore plus profond. Les jours de combats se succédaient, sans pause, et pratiquement sans une seule différence que le nombre de cadavres ne cessait d'augmenter.

Puis, au début du mois d'avril, les attaques cessèrent et le combat fut remplacé par la mort. Au bout de deux mois, les combats s'étaient terminés et les combattants avaient tous été tués. La mort fut la cause de la mort.

vers Bisesero de Mubuga, le 16 avril à la paroisse et à l'hôpital adventistes du Septième Jour de Mugonera, le 17 vers le village catholique de Kibuye et au Hornet St Jean voisin, le 18 vers le stade de Gisenyi, et les 19 et 20 dans les collines de Kizenga. Parmi eux il y avait les malades, les blessés et ceux terrassés par le char. Mais personne n'avait aucun doute que le combat de Bisesero serait long et pénible mais ils n'avaient pas le choix — Bisesero fut le dernier espoir d'espoir à Kibuye, la préfecture du Rwanda qui comptait le plus de Tutsis.

### La résistance

Le 9 avril, des miliciens arrivèrent de Gishyite pour tuer les réfugiés de la colline de Ruhengeri, à Bisesero. Les réfugiés n'étaient que des bâtons, des pierres et des machettes pour lutter contre les armes à feu et les grenades des leurs assaillants, mais ils se défendaient. Uzziel Ngoga estime que quarante réfugiés trouveront la mort lors de cette attaque, ainsi que quatre des assassins. Sur les collines de Ngenderihi et de Kiziba, il y eut des défuntes multiples. La plupart des réfugiés se rassemblèrent sur Muvira et commencèrent à élaborer une stratégie de défense. Ils élurent Aminadabu Birara, un Abasesero qui avait pris part aux batailles de 1959 comme commandant et Siméon Karanaga comme son adjoint. Birara fut tué vers la fin du génocide, mais Siméon a parlé de son énorme courage et de l'esprit de lutte qu'il a mis aux réfugiés. Il a également décrit les tactiques militaires qui permirent aux réfugiés de tenir bon durant la plus grande partie du mois d'avril. En cas de bataille, les réfugiés dévalaient les flancs de la colline en courant et se réfugiaient à l'ennemi. Il était facile de reconnaître les miliciens, car ils étaient vêtus de blanc et portaient des œillères sur la tête.

Lorsque nous voyions les miliciens arriver, je me mettais devant les autres et je leur demandais à tous de se cacher. Les miliciens arrivaient en masse. Mais, lorsqu'ils se rendaient compte que tout le monde était couché, ils se rapprochaient et demandaient alors aux Abaseseros de se lever et de se mêler aux miliciens, car vers ce ces derniers ne pouvaient pas jeter de grenades ou tirer avec leur fusil sans prendre le risque de tuer les leurs.

Notre commandant, Birara, restait derrière pour surveiller les personnes qui étaient pour le faire. Il donnait des coups de bâton à ceux qui refusaient d'avancer. Il demandait également aux femmes et aux enfants d'apporter des pierres, puis des bâtons. Notre commandant essayait de cacher les cadavres des Abaseseros pour ne pas provoquer la cruauté des autres au moment du combat.

Les hommes qui avaient se battre nous ont classés selon la capacité de chaque. Ils ont groupé les jeunes garçons, les hommes forts au premier rang, au milieu de la colline, les filles et les femmes qui connaissaient et groupaient des pierres au deuxième rang, et les vieux, ainsi que tout le bétail, au sommet de la colline.

Les femmes et les enfants, les vieux et les jeunes, tous souffraient pareillement. Malgré son jeune âge, Antoine Ngiruwonsaga, qui avait alors treize ans, savait que les réfugiés n'étaient autorisés à se retrouver de la bataille que lorsque l'ordre leur était donné à tous de courir. Il a parlé de la douleur qu'il endurait alors qu'il continuait de se battre.

C'était terrible de ramasser des pierres alors que nos mains saignaient sans arrêt. Quand on les jetait, elle n'allait pas plus loin que dix mètres, car nous n'avions pas de force.

L'un des aspects les plus choquants des actes de violence commis est le fait qu'ils étaient perpétrés par d'anciens représentants gouvernementaux locaux, policiers, voisins et amis. Les bourgmestres des communes de Gishyita et Gisovu, Charles Sikubwabo et Aloys Ndimbatu respectivement, ainsi que des conseillers locaux, Mika Muhimana, Ezéchiel Muhirwa et Vincent Rutaganira, figuraient au premier rang des assassins. Les tueurs connaissaient souvent leurs victimes par leur nom. Uwayisenga, sept ans, était servie lorsqu'elle se retrouva nez-à-nez avec un homme qu'elle connaissait depuis des années. Avant le génocide, Hazigama travaillait pour le père d'Uwayisenga, et cette dernière a dit qu'elle le considérait "comme un frère". Mais le passé ne revêtait plus aucune signification : Hazigama faillit la tuer.

Je lui ai demandé pourquoi il voulait me tuer alors que je ne lui avais rien fait de mal. Je l'ai supplié d'avoir pitié de moi, mais au lieu de me répondre il m'a donné un coup de machette sur la tête. Il m'a aussi blessée au visage avec des piquets en bois qu'il avait dans les mains. Croyant que j'étais morte, il est parti. J'ai perdu beaucoup de sang. J'étais comme un cadavre. J'avais aussi des plaies sur tout le corps. J'étais couchée dans l'herbe, à côté de moi il y avait des cadavres. Je ne raisonnais plus.

Comme ils devaient faire face à une succession quotidienne de batailles, qui duraient souvent de 9 h à la tombée de la nuit, les réfugiés élaboreront une routine pour gérer les combats, ainsi que la lutte entre le vain-

et les éléments. Bien qu'ils fussent de plus en plus nombreux, ils testérent une doctrine si évidente qu'il fut difficile de faire des fondements, et les rendant capables de repousser couramment tout ce qui voulait les attaquer.

soient donc représentées l'adversaire associé dans l'ennemi être levée à la même. Parfois, ce favoritisme peut être étendu au-delà de l'ennemi, lorsque les deux équipes sont dispersées et se battent dans la zone de l'ennemy.

de reculer, et on voyait que nous pouvions pas empêcher ce résultat. Nous avons aussi été jeunes, dit nous aidant à diriger les adunes. Les jeunes que nous avions choisis pour nous servir aussi étaient tous décadus. Amon Gohoro longtemps vivant, Fiesta Hidoyantche, toujours vivant, et Hebinche, décédé.

Quand nous terminions de chasser l'hermine nous la lui remettions sur le devant et nous étions alors au repos. Nous nous réunissions et nous nous partagions les diverses parties. Pour moi c'est le foie qui me délecte le plus. Le soir nous nous réunissions et nous nous partagions les diverses parties. Pour moi c'est le foie qui me délecte le plus.

... personnes enterraient nos gars. On ramassait aussi de nombreux débris.

... que si la ville tombait sur nous et même si nous ne défaîsons pas, mais si nous vaincions, alors qu'ils avaient des fusils. Avec nos bâtons, nous battons un combattant et il est immédiatement

Malgré les réfugiés réussirent à résister à une attaque massive menée par un homme d'affaires de Kigali, Nzimépa, originaire de Gisovu. Pascal Mudenge a dit que Ruzindana était arrivé avec "trois bus entiers et trois véhicules Daimler pleins d'intercepteurs et d'anciens soldats des FAR". Les ravageurs étaient à présent mieux organisés, bien armés et—avec le pécuniaire des récompenses nuptiales offertes par Ruzindana—inspirés par une véritable fidélité génocidaire. Mais, là encore, la détermination des réfugiés les empêcha de menacer à ciel ouvert les groupes de combattants.

Enaspére par sa défaite, Ruzindana et d'autres génocidantes lancèrent des attaques successives sur Bisesero. En mettant en œuvre tous les moyens possibles pour exterminer les réfugiés et offrant des récompenses aux tueurs. Les réfugiés continuèrent de se défendre, et réussirent à faire un certain nombre de leurs assaillants. Mais le 26 avril, les miliciens parvinrent à percer dans les Mutsus et les Twas de Bisesero, qui au départ étaient barricadés aux côtés des Tutsis, de charger ce camp. Cela leur permit d'obtenir des informations de la part de personnes qui étaient dans la place concernant les tactiques des réfugiés, et ils modifièrent leur propre stratégie, placant un canon au sommet d'une colline pour tirer sur eux de loin. Nombre des réfugiés furent tués ou blessés, en particulier des femmes et des enfants, qui ne courraient pas aussi vite que les hommes. Ceux qui ne pouvaient plus se battre se cachèrent dans la prairie, mais cela componait aussi des dangers car les Twas tuaient plus les survivants aidés de leurs chiens.

A la fin du mois d'avril, les réfugiés étaient très affaiblis. C'était la saison des pluies, froide, humide et brumeuse. Les épreuves de la vie sur la colline avaient laissé les réfugiés en proie à la faim, la soif, la fatigue et souvent la maladie. Les blessés n'avaient que de l'eau de pluie pour nettoyer leurs blessures. Les miliciens volaient leurs vaches et leurs récoltes dans les champs, ne leur laissant guère plus que de rares épis de sorgho ou quelques pommes de terre qu'ils devaient ramasser la nuit. Il n'y avait aucun autre endroit vers lequel fuir, comme le découvrirent ceux qui se réfugièrent dans l'église adventiste voisine de Kui Muzambi. Ils y furent attaqués par un pasteur adventiste à la retraite, Elizaphan Nkukritimba, qui dirigea les miliciens durant le massacre, puis supervisa la destruction de ce qu'il décrivit comme une église "turris".

Même au moment où les batailles de Bisesoro étaient tout particulièrement acharnées, les réfugiés étaient conscientis du fait qu'il ne restait aucun lieu sûr pour les Tutsis à Kibuye. Les morts s'empilaient sur les flancs de la colline et personne n'avait le temps de les enterrer de manière décente. Les réfugiés survivants sortirent dans un désespoir encore plus profond. Les jours de combats se suivraient et se ressembleraient, avec la seule différence que le nombre de cadavres ne cessait d'augmenter.

Puis, au début du mois de mai, les attaques cessèrent soudainement. De nombreux réfugiés paissaient alors les champs et à éteindre leurs feux. Durant

plus d'une semaine, la paix régnait à Bisescero. Ce que les réfugiés ne savent pas, c'est qu'il s'agissait seulement d'une période de préparation, pendant laquelle les génocidaires affaiblirent et regroupèrent des forces. Leur massacre le plus brutal et le plus réussi n'avait pas encore eu lieu.

### L'implacable massacre

Le vendredi 13 mai marqua le début de la fin pour les réfugiés de Bisescero. Chacun des survivants s'en souvient comme du pire moment de leur lutte collective. Le massacre du 13 mai révéla les ressources massives dont disposaient les génocidaires et leur résolution d'éliminer jusqu'au dernier Tutsi de la région. Des soldats et des miliciens venaient de Bugesera sous le contrôle du génocidaire le plus connu de Cyangugu, John Ntaganzwa. D'autres arrivèrent de Gisenyi, de Rubengac et de Gikongoro. Clement Muyishema, le préfet de Kibuye, et le Dr Gérard Ntakirutimana, médecin à l'hôpital de Mugere et fils d'Elizaphan Ntakirutimana, se joignirent aux autres tueurs principaux locaux, dont Obed Ruzindana et un nombre considérable de soldats et de membres de la Garde présidentielle. Les chefs étaient tous armés de fusils. Nombre des génocidaires mis en accusation par le Tribunal pénal international pour le Rwanda ont pris part aux tueries perpétrées ce jour-là.

Certains des tueurs arrivèrent à bord de bus, de camions et de voitures, d'autres arrivèrent à pied, en chantant, en sifflant et en tapant sur des tambours. Les organisateurs portaient des chemises blanches et avaient ordonné à leurs soldats de placer des foulards sur leur tête pour se distinguer de l'"ennemi". Le massacre commença vers 8 heures du matin et se poursuivit jusqu'à 16 heures. Il fut implacable. Le nombre et la variété d'armes dont disposaient les tueurs firent les réfugiés dans l'imposante bataille de leur résistance efficacement. Léonce Niyumugwera a dit que les réfugiés avaient tenté de se défendre face aux tirs des miliciens, mais que leurs tentatives consistant à leur jeter des pierres furent peine perdue. "Les soldats marchaient sur les pierres que nous leur jetions et nous les renvoyaient. Les pierres et les balles pleuvaient sur nous". Inévitablement, l'attaque détruisit tout la capacité que l'assurance dont les réfugiés avaient besoin pour poursuivre leur lutte.

Vianney Uwimana a parlé du courage d'un groupe de réfugiés qui se déstabilisent et parvinrent à s'échapper.

Un groupe d'Abazinozo se sont regroupés pour chercher le point faible des miliciens. Nous avons foncé, clairant le chemin pour nous enfuir dans la brousse. C'était ainsi que moi aussi j'ai pu m'échapper ce jour-là.

Les femmes et les enfants étaient les plus vulnérables. Anastase Gasagara et sa femme, Emeritie Mukansamaza, avaient six enfants. Ils furent tous tués le 13 mai.

J'ai commencé à courir. Et puis les enfants ont dit en pleurant: "Papa, papa, tu nous abandonnes?" Je suis revenu et j'ai pris les deux petits enfants sur mon dos et sur mes épaules. Les autres sont restés là où ils étaient et, bien qu'ils aient couru seuls, les miliciens les ont tués.

Ce qui me hante, c'est que ces enfants sont peut-être morts en pensant que je les ai abandonnés, alors que je n'avais aucun moyen de les cacher. Mes six enfants sont tous morts.

Une fois les miliciens rentrés chez eux, Anastase découvrit sa femme.

J'ai trouvé femme par terre. Elle avait reçu des coups de machette et on l'avait déshabillée. Elle m'a regardé pour me dire adieu. J'ai pleuré, puis je suis allé chercher des feuilles d'arbres pour la couvrir car elle était toute nue. Je suis aussi allé chercher de l'eau pour lui donner à boire. L'eau était très sale. Nous n'avions rien pour la purifier alors j'ai encore utilisé des feuilles d'arbres pour y mettre de l'eau. Avec l'eau que je lui ai donnée, elle a retrouvé un peu de forces, bien qu'elle avait perdu beaucoup de sang.

Comme les miliciens attaquaient tous les jours, ils lui ont encore donné des coups de machette mais elle n'est pas morte. Elle a continué à souffrir. Elle est morte quand les miliciens lui ont donné des coups de machette pour la troisième fois.

Elizaphan Ndayisaba avait alors douze ans ; il se rendit compte que Muyira était devenue un cimetière et que parmi les cadavres se trouvaient ceux des membres de sa famille proche.

Les petits enfants pleuraient. Ma mère a mis Nyizakarera sur son dos, et mon grand frère a mis Motsimbwe sur le sien. Puis nous avons couru dans différentes directions. Ce jour-là beaucoup de personnes ont fait ce que les miliciens sont rentrés, quelqu'un m'a dit que ma mère et tous les membres de ma famille étaient morts. Des lors j'ai commencé à chercher sur toutes les collines les cadavres des membres de ma famille. J'ai fouillé partout. Je crois

des gens qui avaient reçu des coups de machettes et qui se demandaient l'uri à faire. Et moi je n'en pouvais plus.

J'ai continué à chercher, et finalement je suis tombé sur le cadavre de ma sœur qui portait toujours son bébé sur le dos. Elles étaient mortes. A côté de ma mère il y avait mon grand frère, qui portait lui aussi son enfant sur le dos. Mon frère était mort, respirait encore mais l'enfant était mort. J'ai réalisé que ma mère et son autre descendante par les chiens n'étaient pas mortes. Elle m'avait aillerte, et la tristesse m'a envahie. Elle n'avait plus d'habits.

Agnes Mukamungo et son mari, qui réussirent eux aussi à s'échapper, perdirent tous leurs sept enfants ce jour-là.

Les hommes responsables de ce massacre étaient au nombre de quinze au maximum. Beaucoup de femmes et d'enfants ont été tués dans ces massacres parce qu'ils ne pouvaient pas courir aussi vite que les hommes. L'ennemi se mordait les lèvres et les enfants pour les tuer à coups de machette.

Trois enfants sont morts sur place, deux autres le lendemain, et celui que je portais sur le dos est mort trois jours après avoir reçu des coups de machette pendant ce massacre. Il ne me reste qu'un seul enfant qu'il s'appelle Adrien. Habsimwe est âgé de 16 ans et est handicapé. Même si elles avaient assez de forces pour se sauver, beaucoup de femmes ont été tuées parce qu'elles n'ont pas voulu quitter leurs enfants qui les appelaient en criant. Après la mort de mes enfants, j'ai couru derrière les hommes. Je ne me suis pas découragée, j'ai continué à me cacher.

Certains des survivants se réunirent à Gaheno. Ils pleurèrent ensemble une communauté toute entière. Les cadavres de leurs amis et des membres de leurs familles respectives jonchaient le sol autour d'eux trop nombreux pour pouvoir être enterrés. La volonté de survie qui avait impulsé la vie des réfugiés pendant un mois avait été pratiquement anéantie durant le massacre du 13 mai.

On estime que jusqu'à 20 ou 25 000 personnes ont été tuées le 13 mai. Les collines de Bisese se étaient couvertes de leurs cadavres, nus et mutilés. Les témoignages des survivants évoquent la vision d'un enfer sur terre, ils devront penser que rien au monde ne saurait égaler la souffrance que cette journée leur avait fait encourir. Mais, alors même qu'ils cherchaient les dépouilles de leurs êtres chers et commençaient à absorber la mesure de cette catastrophe humaine, les tueurs préparaient déjà leur retour.

Les génocidaires lancèrent une attaque dès l'aube. Bien que l'attaque du 14 mai fût apparemment tout aussi cruelle que celle de la veille, faisant de nombreuses victimes, les survivants se souviennent surtout du 14 mai comme de la journée pendant laquelle ils retrouvèrent les cadavres de leurs êtres chers. Il est impossible d'imager ce qu'ils ressentirent en trébuchant sur les restes des morts-biens de leur famille, dont certains étaient pratiquement méconnaissables, leur corps témoignant de la souffrance qui leur avait été infligée.

Efesto Habiyambere chercha sans répit, mais il ne retrouva jamais le corps de ses enfants. Il vit des femmes portant des enfants sur le dos, tuées pour la plupart--les épouses des miliciens avaient en effet volé leurs vêtements. Il y avait tellement de cadavres jonchant le sol. Efesto a déclaré qu'"on ne voyait plus l'herbe".

Le 14 mai au petit matin, Augustin Buranga Ndalizama fouillait les collines à la recherche de sa femme et de ses trois filles, et aidait les survivants qu'il restait à se rassembler lorsque les tueurs arrivèrent. Il partit se cacher en courant. Cette nuit-là, et toutes les nuits suivantes, Augustin continua à chercher les membres de sa famille. Mais rien n'aurait pu le préparer pour ce qu'il finit par trouver.

La quatrième nuit je suis tombé sur une robe de ma fille. Alors j'ai commencé à fouiller parmi les cadavres qui étaient près de cette robe. J'ai vu une femme qui n'avait plus de pieds et dont la tête avait aussi été coupée. Elle était couchée avec son enfant, qui était mort lui aussi. J'ai bien observé et j'ai vu que c'était ma femme. J'ai regardé l'autre côté où il avait encore ses habits, que je reconnaissais. Je suis immédiatement allé chercher l'osseille de ma femme pour qu'il m'aide à l'enlever. Lui et moi avons pris un peu de temps sur les cadavres qui étaient là. Nous n'avions plus la force de creuser une tombe.

## A deux doigts de la fin

Durant le reste du mois de mai, les réfugiés subirent des attaques répétées, durant lesquelles nombre des rares les plus importants reviennent régulièrement pour vérifier si les millions menaient à bien la tâche qui leur avait été assignée. Les survivants se souviennent des massacres perpétrés les 17, 21, 25 et 30 mai. De plus en plus, il leur semblait que la mort était inévitable et leur force vaincue. Les chefs des réfugiés convainquaient d'encourager les survivants à se défendre, mais nombreux d'entre eux furent également tués à ce moment-là.

Daphrose Mukankundwe, âgée de quatorze ans à l'époque, a dit : la souffrance endurée durant cette

### période et la tension des réfugiés restants

Ces derniers avaient pris toutes les voies et ils avaient aussi emporté les vaches. Mais leur combat était pour nous morts à manger. L'eau des ruisseaux de Bisesero était déversée du sang puisqu'il y avait aussi les cadavres. Il n'y avait donc pas d'eau à boire.

Après le départ des miliciens, je marchais dans toute la colline en observant les cendres mais il était impossible de les éteindre car ils étaient trop nombreux. Je voyais des femmes qui étaient venues recueillir enfant sur le sol. Ces cendres étaient très chaudes, la pluie tombait. Les chênes étaient devenus noirs. Nous avons bien essayé de résister à tous ces problèmes. Étant donné la situation dans laquelle nous nous trouvions à Bisesero nous avons pu nous regrouper et aller demander aux miliciens de venir nous ramasser en lieu de confinement à Kigali. Nous avons dû nous déplacer à Kigali et à Kibera jusqu'à la fin.

L'état mental et physique en déclé de la plupart des réfugiés faisait qu'ils se battaient par leur pression mentale et l'insulte et la peur, indépendamment des résultats qu'ils pouvaient obtenir.

Les survivants se souviennent des tueries du mois de mai comme ayant été stupides et malveillantes, elles se poursuivirent en juin avec des caractéristiques similaires. Obey Ruzindana continua de figurer parmi les dirigeants. Son père, Elié Murakaza, venait lui aussi régulièrement, dans sa Mercedes-Benz noire pour encourager et orienter les miliciens. Le Dr Gérard Ntakirutimana et Alfred Musema figuraient également parmi les survivants, ainsi qu'Elétre Nuvegeka, le ministre de l'Information, au gouvernement intérimaire, qui est également de Gisovu.

La lutte contre les miliciens était de plus en plus, sans espoir. Bien que les réfugiés fussent capables des armes durant les batailles précédentes, les fusils avaient été enlevés une fois que les balles à épuiserent. Face à des ennemis issus des plus hauts rangs des autorités locales, les réfugiés étaient au combat pratiquement perdus d'avance. Les cadavres des morts poussaient sur le flanc des soldats, les entourant et les encerclant les dévorant sous les yeux des survivants. Simeon Karangwa était parmi ceux qui incitaient les réfugiés à ne pas céder aux génocidaires, alors que les miliciens revenaient en jour après jour pour terminer le massacre.

Il nous était difficile de nous organiser et nous avions faim, certains n'avaient rien à manger. Mais nous continuions quand même de nous réunir le soir, pour encourager les jeunes à continuer à courir et à combattre.

Incapables d'endurer la souffrance de Bisesero, certains des réfugiés tentèrent de fuir vers le Burundi, mais nombreux de ceux qui partirent furent tués aux barrières routières de Gikongoro, ou forces de retour. La tante Catherine Kacyamange avait 72 ans en 1994, ses paroles évoquent avec force le sentiment de l'inutilité de leurs efforts qui avait envahi les réfugiés de Bisesero en juin.

Moi je n'avais plus de force, je ne mangeais plus, je n'avais plus d'habits, j'étais comme un vrai animal.

### Un moment d'espoir : l'arrivée des soldats français

A la fin du mois de juin, il ne restait plus que quelque 2 000 personnes vivantes encore en vie. Ces que quelques survivants se risquaient à sortir de leur cache pour demander de l'aide à des soldats français en route au Congo qui passaient par là en voiture le 26 juin dans le cadre de l'opération Turquoise. Les soldats français promirent qu'ils reviendraient trois jours plus tard. Entre-temps, les tuars, qui avaient assisté à la retombée entre les survivants et les soldats français, résolurent de détruire les preuves de leurs crimes. Ils tuèrent plus de 1 000 réfugiés avant le retour des soldats français, venus organiser la évacuation.

La décision des soldats français de laisser la 2 000 personnes vivantes — qui leur suggéraient de les aider — est inexcusable. Les soldats avaient des véhicules, du matériel de communication et surtout le plus important de tous, ils avaient des armes. Il est difficile de comprendre pourquoi, après avoir entendu l'gravité de la situation, ils n'avaient pas laissé derrière eux quelques soldats qui auraient pu protéger les réfugiés pendant qu'ils allaient chercher des renforts ou, peut-être, d'imaginer pourquoi leur fellah, trois jours plus tard, devait donner la superficie de ce petit pays.

Les soldats donnèrent aux réfugiés des aliments et des vêtements et ils soignèrent les blessés et les malades vers Goma où on leur dispensa des soins médicaux. Mais les survivants ont beaucoup critiqué le fait qu'ils n'aient pris aucune mesure à l'encontre des hommes responsables du massacre.

8

Alfred Musema, le directeur de la fabrique de thé de Gisozi, est actuellement en garde à vue au Tribunal international d'Arusha. Comme le montrent bien des témoignages de Rwandais et Génétaires, Musema a joué un rôle central dans le succès du génocide à Bisesero. Jean Muregeza a dit qu'il était en effet l'ami des soldats français.

Musema est arrivé et les survivants ont dit aux Français que cet homme était un tueur qui avait réellement abattu des personnes. Les Français demandaient aux survivants de rem migrer, mais il a toujours perdu.

Bruno Kayinamuna lui aussi a été choqué de l'attitude des soldats, affigée des marchands.

Les Français nous ont protégés mais ils n'ont rien fait pour punir les interahamwe qui avaient tué les nôtres. Au contraire, ces assassins avaient beaucoup de conversations avec les Français.

Tout ceci aboutit à la détérioration des relations entre les survivants et les soldats français. Au bout de trois semaines, les survivants demanderont à être évacués vers la zone contrôlée par le FPR. L'évêque Nriramugwa a donné la réponse des Français.

Ces Français nous ont demandé si nous voulions rester avec eux ou si nous voulions aller dans la zone des soldats du FPR. Tous les gens ont choisi la zone de ces derniers. Les soldats français se sont alors fâchés et ils ont arrêté de nous donner à manger.

### Les tueurs - dernières nouvelles en bref

Tous les organisateurs clés du génocide de Bisesero ont fui le Rwanda en juillet 1994. Sauf quelques rares exceptions, ils sont toujours en dehors des frontières rwandaises. Néanmoins, la plupart d'entre eux ont été mis en accusation par le Tribunal international des Nations unies pour le Rwanda. Il s'agit des individus suivants.

Clement Kayishema, prêtre du Kibuye, Alfred Musema, directeur de la fabrique de thé de Gisozi, Obed Ruzindana, homme d'affaires, le Dr Gerard Ntakirutimana, médecins et fils d'Ezraphan Ntakirutimana, ont tous été arrêtés et transférés vers les cellules de détention du Tribunal, à Arusha, Tanzanie.

Eugène Niyitegeka, ministre de l'Information du gouvernement intérimaire, Charles Bikubwa, bourgmestre de Gishyura, Aloys Ndimba, bourgmestre de Gisozi, Néku Muherwa, conseiller du secteur Gishyura, Gishyura, Vincent Rutegamira, conseiller du secteur Mubuga, Gishyura. Tous ceux qui précèdent sont encore en liberté.

Ezraphan Ntakirutimana, pasteur adventiste et président des adventistes à Kibuye, a été arrêté au Texas, Etats-Unis, puis relâché en décembre 1997. Il a depuis été arrêté une nouvelle fois et est en garde à vue au TPIR, en attendant l'aboutissement des tentatives pour assurer son extradition vers Arusha.

John Yusefu Murayezzi, l'un des hommes dont le contributif au génocide de 1994 a été la plus importante, a jusqu'à présent réussi à se dérober à la justice, tout comme bien d'autres génocidaires de tout premier plan.

### La souffrance continue : les survivants et l'héritage de Bisesero

Les souvenirs des tueries de Bisesero hantent les quelques rescapés. Les conséquences sur leur vie en ont été si profondes qu'il n'y a guère d'espoir qu'ils s'en remettent un jour complètement. Les plus ont perdu tous les membres de leur famille et leurs amis, ainsi que leur santé, leur maison et leurs biens. Nombre d'entre eux sont retournés à Bisesero et s'efforcent de rassembler les fragments de leur ancienne existence. Chaque regard jeté vers les collines est douleurieux : les crânes qui les jonchent racontent leur supplice. Le silence horrifiant qui règne au dessus et en dessous de

Il me semblait tout dans la maison et les ossements provenaient de diverses collines qui m'avaient été attribuées à cinq kilomètres de ma maison. Avant le génocide, quand je sortais de ma maison, je voyais toujours des soldats et des civils qui étaient en train de jeter sur les collines. Mais maintenant, je ne vois que la brousse qui abrite des nombreux dévastages, et des ossements sont presque tous les corps du village.

C'est la quasi-totalité d'une communauté fusionnée qui a été déclinée en 1994. Le recensement d'un tel nombre d'enfants de Bisesero est l'un des aspects les plus tragiques de ce qu'il y a eu. Michel Serenecode a survécu avec l'une de ses deux épouses, Agnes Mukamurige, mais ils n'ont jamais connu jamais de la mort des autres membres de leur famille—une autre épouse et treize enfants.

Quand nous entrons dans la maison sans voir les cadavres à côté de nous, nous pleurons. Nous n'avons plus d'appétit. Avant le génocide, on respectait le succès d'un cadavre. Le jour de l'enterrement, les gens venaient dire au revoir au mort pour la dernière fois. Ensuite, les ossements et les osseux rendaient visite à la famille qu'il ne se lasse, mais maintenant je vois des ossements de Tutsis partout où je passe. Nous n'avons pas moyen de les ramasser et de les enterrer. Ce qui me choque encore plus, c'est que les militaires écartent les os qu'ils voient sur le chemin... ils ne respectent plus les personnes. Ce sont les militaires qui n'ont pas croisé armés.

Azelle Nyirababumana, 34 ans, a vu son mari et ses trois enfants se faire tuer par des voisins, à coups de machettes et de houes. Durant la même attaque, elle fut aussi taillée à coups de machettes et laissée pour morte. Elle ne fut aucun mal envers médical et ses plaies s'infectèrent. Elle a à présent des douleurs dans la poitrine, au cou et au dos et souffre de maux de tête constants. Mais par-dessus tout, elle souffre de la perte de ses êtres chers.

Le malheur que j'ai dans la tête s'aggrave quand je me souviens de la mort de mes enfants et de leur papa. Je me suis remariée mais l'angoisse reste la même. Je ne pourrais pas être satisfait même si on faisait des miracles pour moi. Les biens matériels que nous avons perdus, cela ne me fait rien, partout pour le bétail, à savoir les vaches et les chevaux et la maison détruite. Tout cela est fichu pour moi. Je suis comme un être qui n'a ni racines ni branches. Même la vie, je n'en ai pas. Je n'ai plus d'espoir dans la vie. Je suis désespérée.

Bisesero a été la scène de l'un des rares massacres de 1994 dont la plupart des survivants sont de sexe masculin. Le long des flancs des collines, les hommes, surtout ceux dans la fleur de l'âge, étaient avançages par rapport aux femmes et aux enfants car ils étaient plus rapides. Anastase Gasagara, dont la femme et les six enfants furent tués, se demande pourquoi il est encore en vie. Il est retourné à Gishyita en septembre 1994. Après avoir vécu avec d'autres survivants près du bureau communal, dans ce qu'il appelle un camp, il a décidé de retourner sur sa colline pour cultiver.

Dans le camp on causait et on partageait tout, la nourriture et la peine. Au moins, on pouvait parler entre nous. Quand je suis arrivé chez moi, j'ai commencé à me demander pourquoi je n'étais pas mort pendant le génocide. Alors je me suis constaté qu'on avait détruit ma belle maison. Ce jour-là j'ai beaucoup pleuré. Je me suis couché de la maison dont mes enfants jouaient dans la cour de la maison avant le génocide. J'ai observé l'endroit où se trouvait ma chambre et l'étende de mes vaches. Je voulais me suicider car je ne vois plus aucun sens à toute.

Déterminé à ne pas retourner au camp, Anastase commença à construire une petite hutte, avec l'aide d'autres survivants qui resteront tous ensemble jusqu'à ce que chaque personne ou famille ait son propre toit.

Je passais toute la nuit sans trouver de sommeil en pensant à la mandibule dont on avait tué le Tutsi qui vivait à Bisesero. Si j'allais chercher du bois dans la forêt, je voyais toujours des ossements. Au bout de quelque temps, je fus obligé de chercher du bois, je retournais immédiatement à la maison.

Si je terminais de préparer mon repas, je n'arrivais pas à m'asseoir pour le manger. Au lieu de manger, je passais à la mandibule dont je mangiais avec envie de ma femme et de mes enfants. Je suis devenu dépendant de la mandibule pour manger alors que les cadavres de ces derniers étaient toujours espars sur la colline.

Pour les rares enfants qui ont survécu aux massacres, la vie fut pleine de problèmes. Celle qui a été la plus affective. Certains ont quitté l'école—en tant qu'orphelins appauvris. Ils ont été traînés comme des voleurs. Ils ont tous connu une solitude et une pression intense. Alphonse, qui est déjà de quinze ans, a perdu ses parents et ses frères. Elle est malade suite à des problèmes qu'elle a subis et n'a pas d'argent pour se faire soigner donc elle a besoin.

10

Avinante génocide, je n'ais avec mes parents et mes frères, je n'aurais à l'aide quand je pourrais avec mes frères. Mes parents me donnaient tout ce dont j'avais besoin. Mais aujourd'hui je suis seul et il n'y a personne qui s'intéresse à moi.

J'ai très mal de chagrin, je me souviens de la vie que je menais avant le génocide et de tous les membres de ma famille morts pendant le génocide. Comme solution, je cherche un endroit où je puisse me trouver seule pour pleurer.

Les survivants du génocide de Bisesero ont dissuadé certains des survivants de retourner chez eux. Maurice Nkurunziza a quitté une maison à Kigali, où il s'est rencontré avec un autre enfant. Mais jamais il n'a oublié Néponce et le petit garçon qui sont morts à Bisesero. Il repense à sa vie d'avant le génocide lorsque il étais un petit garçon qui vendait le lait et à la belle maison qu'il avait bâtie sur son champ, et il ne trouve pas la paix.

Quand je pense à la manière dont les gens ont été tués à Bisesero je ne peux pas dormir. Quand je retiens à Bisesero je n'ai nulle part où loger. Ce qui me choque aussi c'est de voir les os de nos personnes exposées sur les collines.

Vianney Uwimana, 28 ans, un autre aille à Kigali. Pour lui aussi, les visites à Bisesero constituent une épreuve douloureuse.

Bisesero était un endroit que j'aimais beaucoup. Il y en ait beaucoup de gens qui habitaient cette région, un grand nombre d'entre eux étaient des membres de ma famille. Parfois au moins une fois par semaine, je mangeais la viande que j'oubliais. Maintenant si je retourne à Bisesero et voir les os de ces gens qui m'accueillent. Ces crânes sont exposés partout sur les collines. Je n'ai plus d'espoir.

*Resistance au Génocide* révèle à quel point les survivants du génocide ont été oubliés. Ils continuent de vivre dans la peur, faisant l'objet d'autres attaques visant à les tuer. Plusieurs d'entre eux, y compris des personnes âgées, ont envisagé de se suicider. Nous espérons que ce rapport attirera l'attention des lecteurs sur leur triste situation, et sur celle des autres survivants dont la vie a été gâchée par le génocide de 1994.

Tout le long des mois d'avril, mai et juin 1994, les réfugiés de Bisesero se sont battus chaque minute, jour après jour, pour survivre. Lorsqu'ils ne consacraient pas toute leur énergie à leurs combats contre les tribus, ils luttaient contre le froid et la faim pour trouver de la nourriture, de l'eau, des pioches, des cache-terras, ou pour empêcher leurs morts. Ils vécurent une agonie quotidienne, mais ils résistaient de baisser les bras face au génocide.

Pour ceux très peu nombreux qui ont survécu, une autre sorte de combat commence dès la fin du génocide. Les survivants de tous âges doivent recommencer leur vie en juillet 1994 — la plupart d'entre eux se retrouvent sans rien, si ce n'est la compagnie de la souffrance des autres rescapés. Les massacres perpétrés à Bisesero ont dévasté leur vie. Il est impossible d'imaginer, et encore moins de mesurer, les pertes et les preuves qui les y ont endeuillés. La lutte des réfugiés de Bisesero continue.

30-MAR-1998 07:32 250 00000000

# African Rights

## Facsimile Cover Sheet

To: Monique Mas  
Company: Radio France Internationale  
Phone:  
Fax:

From: Rakiya Omaar  
Company: African Rights  
Phone: +44 171 717 1254  
Fax: +44 171 717 1240

Date: 30/3/98  
Pages including this  
cover page: 11  
Cover sheet:

Please fax back the first page of your document to us.